

---

## **Le *Faust* de Goethe en français**

*Le Faust de Goethe est, avec la Divine Comédie, Don Quichotte, les grands drames shakespeariens, une des œuvres majeures de la littérature universelle. Paru d'abord en 1790 sous forme de « fragment », puis en 1808 comme première partie d'une tragédie, l'œuvre sera achevée juste avant la mort de Goethe en 1832 et fera l'objet d'une publication posthume. Du seul Premier Faust, madame de Staël écrivait dans son livre De l'Allemagne (1810) :*

*« Il ne faut y chercher ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et termine ; mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel tel que l'on a souvent décrit le chaos matériel, le Faust de Goethe devrait avoir été composé à cette époque. On ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. »*

*Madame de Staël est d'ailleurs la première à traduire quelques passages de ce livre inquiétant. Elle sera suivie, quelques années plus tard, par le comte de Sainte-Aulaire (1823) qui traduit l'ensemble du Premier Faust, mais supprime quelques passages « auxquels il n'a trouvé aucun sens ». Puis le Suisse Albert Stapfer donne en 1825 une traduction complète du Premier Faust qui sera appréciée de Goethe lui-même et servira visiblement de texte de base au jeune Nerval pour sa propre version de 1828.*

*Plus de vingt traductions du Premier Faust suivent, dont un certain nombre en vers, sans compter diverses adaptations*

*théâtrales. Les traductions les plus notables sont celle de Henri Blaze (Faust I et II, 1840) rééditée une quinzaine de fois au long du XIX<sup>e</sup> siècle, celle du prince de Polignac (1859), de Poupard de Wilde (Faust I, 1863 et Faust II, 1867), de Marc Monnier (Faust I, 1875), de Porchat (1878), de A. de Riedmatten (1881), de Suzanne Paquelin (Faust I et II, 1903-1908), de Henri Lichtenberger (Faust I et II, bilingue, 1920), et enfin de Jean Malaplate (Faust I et II, en vers, 1984).*

*Voici un assez court passage du Premier Faust dans cinq de ces versions. Faust, sur le point de se suicider après sa confrontation écrasante avec l'Esprit de la Terre, renonce à son projet, rappelé à la vie par les chants et les cloches de Pâques.*

Was sucht ihr, mächtig und gelind,  
Ihr Himmelstöne, mich am Staube ?  
Klingt doch umher, wo weiche Menschen sind.  
Ihr Botschaft hör' ich wohl, allein mir fehlt der Glaube.  
Das Wunder ist des Glaubens liebstes Kind.  
Zu jenen Sphären wag' ich nicht zu streben,  
Woher die holde Nachricht tönt ;  
Und doch, an diesen Klang von Jugend auf gewöhnt,  
Ruft er auch jetzt zurück mich in das Leben.  
Sonst stürzte sich der Himmelsliebe Kuss  
Auf mich herab, in ernster Sabbatstille ;  
Da klang so ahnungsvoll des Glockentönes Fülle,  
Und ein Gebet war brünstiger Genuss ;  
Ein unbegreiflich holdes Sehnen  
Trieb mich, durch Wald und Wiesen hinzugeh,  
Und unter tausend heißen Tränen  
Fühlt' ich mir eine Welt entstehn.  
Dies Lied verkündete der Jugend muntre Spiele,  
Der Frühlingsfeier freies Glück ;  
Erinnerung hält mich nun, mit kindlichem Gefühle,  
Vom letzten, ersten Schritt zurück.  
O tönet fort, ihr süßen Himmelslieder !  
Die Träne quillt, die Erde hat mich wieder !

*Faust, Première Partie, v. 762-784, 1808*

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'écoute le message que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je ne puis m'élancer dans la sphère d'où votre auguste nouvelle est descendue ; et cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois, un rayon de l'amour divin descendait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et ma prière était une jouissance ardente. Cette même cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse, et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentiments enfantins qui nous détournent de la mort. Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes ! la terre m'a reconquis.

Mme de Staël, in *De l'Allemagne*, 1810

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre des hommes que vous touchez encore. Mon oreille saisit, aussi bien que la leur, le message que vous leur apportez ; mais la foi me manque, et le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je n'ose aspirer à cette région d'où descend la bonne nouvelle. Et toutefois, accoutumé dès l'enfance à vos sons, ils me rappellent à la vie malgré moi. Jadis le baiser de l'amour divin me ravissait aux cieux pendant la solennité grave et paisible du dimanche ! La lente harmonie des cloches, berçant alors mon âme, l'agitait de doux pressentiments, et la prière était pour moi une jouissance ardente. Des désirs d'une pureté ineffable s'emparaient de moi et m'entraînaient à parcourir les bois et les prairies ; je versais de délicieuses larmes. J'entrevois un monde de bonheur. Ces chants préludaient aux ébats joyeux de la jeunesse ; ils ouvraient l'aimable fête du printemps. Même à présent leur souvenir, si plein d'émotions enfantines, me fait reculer devant le pas que j'allais franchir. Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes et doux ! Une larme coule, la terre m'a reconquis.

Albert Stapfer, Charles Motte imprimeur-éditeur, 1825

Pourquoi, chants du ciel, chants puissants et doux, me cherchez-vous dans la poussière ? Retentissez pour ceux que vous touchez encore. J'écoute bien la nouvelle que vous m'apportez ; mais la foi me manque pour y croire : le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi, je n'ose aspirer à cette sphère où retentit l'annonce de la *bonne nouvelle* ; et cependant, par ces chants dont mon enfance fut bercée, je me sens rappelé dans la vie. Autrefois, le baiser de l'amour céleste descendait sur moi, pendant le silence solennel du dimanche ; alors le son grave des cloches me berçait de doux pressentiments et une prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur ; des désirs aussi incompréhensibles que purs m'entraînaient vers les forêts et les prairies, et, dans un torrent de larmes délicieuses, tout un monde inconnu se révélait à moi. Ces jeux précédaient les jeux aimables de la jeunesse et les plaisirs de la fête du printemps : le souvenir, tout plein de sentiments d'enfance, m'arrête au dernier pas que j'allais hasarder. Oh ! retentissez encore, doux cantiques du ciel ! mes larmes coulent, la terre m'a reconquis.

Gérard de Nerval, Dondré-Dupré éd., Paris, 1928

Voix puissantes, pourquoi me cherchez-vous, puissantes et douces, dans la poussière ?

Résonnez là où sont des hommes au cœur tendre.

J'entends bien le message, mais la foi me manque ;

Le miracle est l'enfant chéri de la foi.

Je n'ose pas tendre vers les sphères

D'où retentit la bonne nouvelle.

Et pourtant ces sons, familiers à mon enfance,

Me rappellent aujourd'hui encore à la vie.

Naguère le baiser de l'amour céleste tombait

Sur moi, parmi le silence grave du Sabbat ;

Alors s'élevait, lourde de pressentiments, la voix sonore des cloches,

Et la prière était une fervente jouissance ;

Une nostalgie indicible et charmante

Me poussait à errer par les forêts et les prés,

Et, avec des flots de larmes brûlantes,

Je sentais un monde naître en moi.

Ce chant annonçait les jeux allègres de la jeunesse,

Le libre bonheur de la fête du printemps ;

Et le souvenir aujourd'hui, ranimant en moi les sentiments de l'enfance,

M'arrête au moment d'accomplir la grave et suprême démarche.

O résonnez encore, doux cantiques célestes !

Une larme a jailli, la terre m'a reconquis.

Henri Lichtenberger, La Renaissance du livre, Paris, 1920

---

Ô chants aériens, doux et puissant cantique,  
Qu'espérez-vous gagner à venir jusqu'à moi ?  
Allez clamer ailleurs votre message antique !  
Je comprends bien vos mots, mais je n'ai plus la foi,  
La foi dont le miracle est fils, par excellence.  
Sphères où la nouvelle heureuse prit naissance,  
Pour m'élever à vous je n'ose faire effort  
Et cependant vos voix où parlent mon enfance  
Vers la vie à présent me ramènent encor.  
Oh ! vous fondiez sur moi, baisers d'amour célestes  
En ces jours de bonheur et de tranquillité !  
Mystère dans la voix des cloches abrité !  
Prière volupté brûlante de tes gestes !  
Une force ignorée et pleine de douceur  
M'entraînait à travers les forêts, les clairières,  
Et, tandis que les pleurs inondaient mes paupières,  
Je sentais naître un monde au-dedans de mon cœur.  
Alors ce même chant proclamait l'allégresse,  
Le réveil de la joie et les jeux du printemps ;  
Et voici que l'écho de ces jours de jeunesse  
Me retiennent encore en ces derniers instants.  
Résonnez, chants divins, résonnez, voix légère !  
Une larme a coulé, je renais à la terre !

Jean Malaplate, Flammarion, Paris, 1984